Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 86 (1998)

Heft: 1419-1420

Artikel: Désolée, Ulysse, c'est Pénélope qui part

Autor: Deonna, Laurence

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-284756

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Désolée, Ulysse, c'est Pénélope qui part[1)]

Photo en fond: Sanaa par Laurence Deonna.

Laurence Deonna au Yemen

Je me souviens avoir ri jadis bêtement, comme tout le monde, au spectacle des *Glorieuses*, une comédie ridiculisant les veuves d'artistes, qui tout en préservant la mémoire de leur défunt mari, s'en arrogent la gloire a posteriori.
Depuis, j'ai vieilli. A André Roussin, auteur de la pièce, je rétorquerais aujourd'hui que mieux vaut, cher Monsieur, une veuve abusive, une «glorieuse» comme vous les appelez, que l'enlisement d'un artiste, ou de toute autre personnalité d'exception, dans les sables de l'oubli. Les plus mal loties face à la postérité étant à l'évidence les femmes hors du commun. C'est vrai ça!
Déjà que les femmes n'ont pas de muse (au masculin... muso? museau?), et nos «glorieux» à nous alors? Où sont les veufs qui s'acharnent à garder vivante l'œuvre de leur épouse?

Je cherche, je cherche... S'ils existent, les «glorieux» se cachent bien. Quant aux autres, personne ne leur en veut vraiment, à ces maris oublieux, tant leur indifférence rejoint l'inconscient collectif pour qui une œuvre au féminin n'est jamais de toute façon qu'une œuvrette, une petite chose ne valant pas la peine de passer à la postérité. Ce qui est fou, c'est que même si la femme en question a connu la notoriété de son vivant, l'ornière de ce mépris est si profonde que la malheureuse a neuf chances sur dix d'y disparaître vite fait bien fait après sa mort.

Le courage

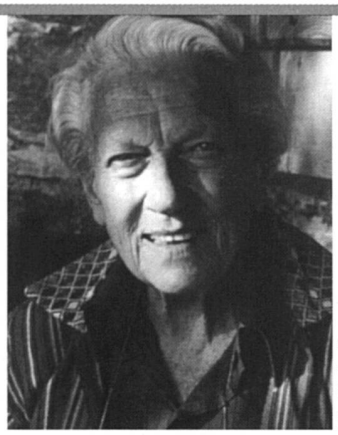
Triste à dire, mais la règle ne souffre quasiment aucune exception, dans aucun domaine, qu'il s'agisse de musique, de littérature, de science, d'invention, de recherche... ou de grand-voyage-grand-reportage-tous-terrains-tous-dangers. Dans ce dernier cas, les choses se corsent encore davantage car s'y ajoute la notion de courage. Or le courage, comme chacun-e sait, trône à la première place du Top Ten des grands mythes masculins. En passant: ne serait-ce pas précisément parce qu'ils en manquent que les hommes vénèrent le courage à ce point? La question vaut en tout cas la peine d'être posée.
Et les femmes de courage dérangeraient-elles à ce point l'ordre des choses? Qui parle encore en France, aujourd'hui, de la si bizarrement pseudonymée Titaÿna, envoyée spéciale de divers quotidiens parisiens dans les années vingt-trente? Titaÿna qui, en ouverture de son livre «Bonjour la Terre»[2)], avertit (trop modestement à mon goût) ses lecteurs: *Je ne fais pas de la littérature, dans ce que je vous raconte, j'apprenais simplement à ne pas avoir peur, à coucher par terre et à avoir faim.*
Titaÿna traverse seule les continents, armée de son seul carnet de notes et d'un lourd appareil photo comme on en avait à l'époque; emprunte bravement les périlleux coucous d'alors appelés aéroplanes, ou encore d'infâmes rafiots infestés de rats et de blattes; couvre les sempiternelles guerres balkaniques, s'immerge dans le monde trouble des trafiquants d'armes, ou encore dans les immensités glacées s'étendant entre Varsovie et Moscou. Comme ici, en hiver 1929: *Après les brigandages d'origine soviétique, après les sanglantes incursions armées des bandes bolchéviques, la région est aujourd'hui infestée de loups. On les entend hurler. De nombreux enfants ont été emportés. «Que voulez-vous, me dit un paysan résigné, il y a eu tellement de cadavres que les loups en ont pris l'habitude, ils aiment maintenant mieux manger de l'homme que du mouton.»*

Galanterie machiste

Titaÿna, qui crée bien souvent là où elle va une *atmosphère de curiosité*, surtout chez les femmes. Au Maroc, par exemple: *Une Européenne, ce jeune garçon en culotte de cuir, à la chemise au col échancré?* C'est d'ailleurs avec une virtuosité toute féminine que la reportère passe de ce qu'elle appelle son costume de voyage – *un costume riche de souvenirs mais dûment élimé, pantalon renforcé de cuir, bottes lacées, veste et gants tannés* – à la robe longue très smart pour soirées d'ambassade, espérant glaner dans ces salons brillants et plastronnants quelques informations. Les récits de Titaÿna me rappellent d'ailleurs parfois mes propres souvenirs, ceux publiés dans «Du fond de ma valise», (La Baconnière, Neuchâtel, 1989), preuve que rien n'a vraiment changé sous le soleil du machisme sournois. Ainsi son interview, en 1928, avec le roi d'Espagne. Alors qu'elle est venue l'interroger sur les relations de son pays avec la France, le monarque l'interrompt bien vite, sa pseudo-galanterie masquant en réalité sa condescendance: *Passons à un sujet plus léger; voyons Madame, une jolie femme comme vous!*

Titaÿna si talentueuse, quoi qu'elle s'en défende, et dont les livres tiraient à l'époque à des dizaines de milliers d'exemplaires. La moutarde me monte au nez quand je pense que Titaÿna l'oubliée fut la contemporaine du quasi mythique Albert Londres, lequel eut la chance d'avoir une fille qui a entretenu son souvenir; le Prix Albert Londres récompense en effet chaque année, à Paris, le travail d'un reporter âgé de moins de quarante ans, et cela depuis de nombreuses décennies.

Quittons la France pour l'Angleterre. Parlons un peu de Freya Stark, autre baroudeuse devant l'Éternel et en particulier devant Allah. Notre Ella Maillart nationale – dont il incombe maintenant à nous, ses descendantes, de prolonger la mémoire – l'avait personnellement connue: *«Comparée à Freya, m'a-t-elle confié un jour, avec cette candeur qui la rendait parfois si désarmante, comparée à Freya, j'écris comme un pied. Freya est décidément la plus grande d'entre nous.»* Née en 1893, disparue en 1993, elle venait de



Ella Maillart
Photo: Jean Mayerat

fêter son centième anniversaire. Freya Stark, qui voyagea quasiment jusqu'au soir de sa vie, fut en son temps, pour ses compatriotes britanniques, une célébrissime. Or sans vestale pour garder vivante la flamme, son œuvre va-t-elle lui survivre?

Politique et intuition

Retour en arrière, à l'automne 1939. La Seconde Guerre mondiale vient d'éclater en Europe lorsque Londres décide d'envoyer Freya Stark, choisie avant tout parce qu'elle sait l'arabe, au Moyen-Orient. Aden, alors sous protectorat britannique, sera la première étape des nombreux périples qui conduiront notre Chargée d'information au service de Sa Majesté au Yémen, en Arabie, en Egypte, en Palestine, en Jordanie (alors la Transjordanie), en Syrie, en Irak, au Kurdistan.

En Iran également. L'Iran des années quarante, occupé par les Anglais et parcouru par de violents mouvements nationalistes; une effervescence fort différente de celle, islamique et révolutionnaire, qui allait baigner mes reportages quelques décennies plus tard. Je me sens d'autant plus complice de Freya que longtemps après elle, j'ai mis mes pas dans les siens, dans les mêmes pays; c'est dire si je connais le prix de la promenade... Sa course fut d'ailleurs arrêtée plusieurs fois par la maladie.

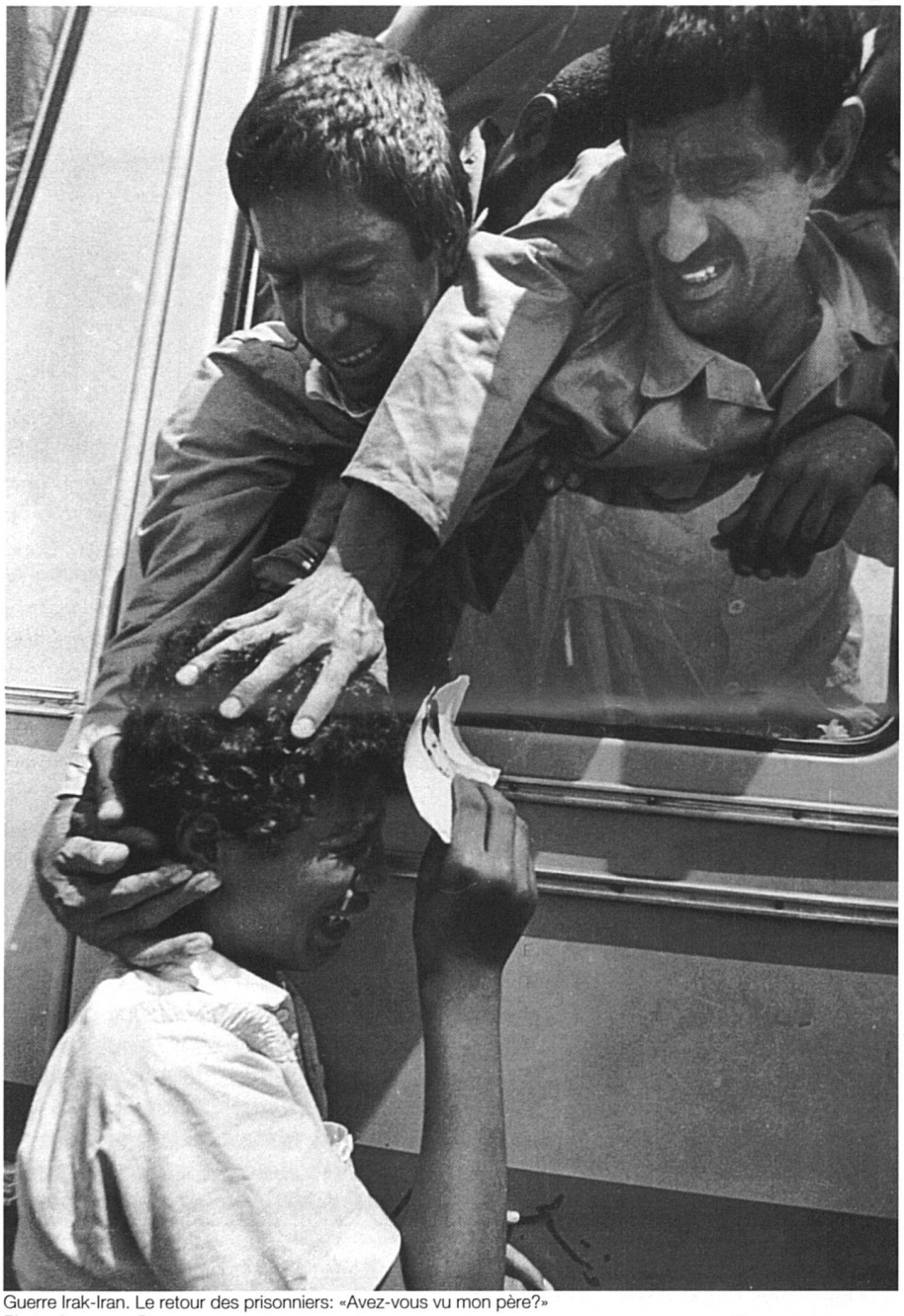
D'après Ella Maillart, Freya Stark *«ressemblait un peu à une institutrice»*; une Anglaise avec la distanciation de rigueur, fidèle à son pays, fidèle aux représentants de la Couronne, diplomates ou militaires couperosés qui, après l'interview de rigueur, la reçoivent chez eux avec leur charming wife, l'étiquette, les boys en turban, les pelouses vert Angleterre posées sur les ocres de l'Orient.

Cela dit, Miss Stark, comme l'appellent ses très british éditeurs, est infiniment plus qu'une jeune femme bien élevée invitée à prendre le thé. Son audace est sans limite. Elle traverse l'immense désert syro-irakien en plein mois de juillet, seule au volant de sa voiture en des temps – 1941 – où les caprices de la mécanique pouvaient se révéler mortels. Tout aussi dangereux, les caprices de la guerre et de la politique, tant il est vrai que suivant l'éternel principe selon lequel l'ennemi de mon ennemi – ici l'occupant anglais – est mon ami, de forts courants pro-nazis et pro-fascistes parcouraient alors le Moyen-Orient.

Freya Stark est une tête politique. Mais sans sécheresse. Une culture immense. Et que dire de son intuition! Ainsi ces pages écrites au pays de la Bible en 1940, huit ans avant la création d'Israël. J'ai rarement lu plus prémonitoire: *Pourquoi une telle absence de paix, de sentiment de paix dans l'atmosphère des villes et des colonies juives? Je crois le savoir, mais sans pouvoir le formuler clairement. Peut-être le fait que les sionistes, sans être vraiment rejetés, ne sont ici que tolérés, crée-t-il ce malaise? Un malaise qui vous poursuit partout où ils tentent de s'établir en Palestine.* [3)]

Faut-il le rappeler? Aucune photo, aucune image ne remplacera jamais cette alchimie de l'écrit, si mystérieuse qu'elle échappe souvent à son auteur même, alchimie qui fait appel à nos cinq sens et donne à la description par le mot son fabuleux pouvoir d'évocation, sa force de réflexion. Les descriptions de Freya Stark sont une leçon pour tout reporter qui se respecte, car bien davantage qu'un simple alignement d'informations et d'images, elles sont une perception. Ainsi ces pages écrites en 1941, alors qu'à Bagdad la garde bédouine du Brigadier anglais Glubb, dit Glubb «Pacha», vient libérer l'ambassade britannique assiégée: *Gais, désinvoltes, poussiéreux, surchargés d'armes et de vêtements, voici les Enfants du Désert arrivés à notre rescousse. Promenant dans le décor fastueux mais fatigué de la Chancellerie leur arrogance à la fois décontractée et sauvage. Jetant çà et là un regard oblique, à la fois sympathisant et*

condescendant sur nous les maîtres, pâlichons et plutôt minables. Aucun doute, les gens du Désert se sentent supérieurs. Nous aussi de notre côté, si fiers de nos gadgets! Or qui sait: une inaltérable gaieté face à la vie et la mort, l'acceptation du monde tel qu'il est avec ses accidents de parcours, ainsi que l'amour de l'aventure, sont peut-être après tout des sources de satisfaction tout aussi valables.



Guerre Irak-Iran. Le retour des prisonniers: «Avez-vous vu mon père?»
Photo: Laurence Deonna

La débrouillardise, un must

Quand il le faut, Freya Stark sait aussi embobiner son monde, retourner la situation en sa faveur. Certains de ses récits, véritables pièces d'anthologie, devraient y figurer à tout prix, s'il en existait un, dans le manuel de la parfaite petite femme reporter, au chapitre «Voyages dangereux en solitaire». Tant il est vrai que, dans ce métier, la débrouillardise est un must. Prenez mon amie Christine Spengler, par exemple, photographe de guerre française, à laquelle le Musée de l'Elysée, à Lausanne, consacra il y a quelques années une exposition à la fois magnifique et terrible – à vous rendre pacifiste pour le reste de vos jours... Après s'être catapultée elle-même en pleine guerre du Vietnam, sans le moindre appui, sans le mandat d'aucun média, Christine, alors à ses tous débuts, trouva moyen d'obtenir une carte de presse de l'état-major des troupes américaines... en maquillant son abonnement de ski-lift: *Par chance, le mot "ski" n'était pas mentionné sur la carte, seulement le mot LIFT imprimé en majuscules. J'ai simplement transformé le T en E. Et ça a marché! Aux yeux des Américains, j'étais accréditée par LIFE, le plus prestigieux de leurs magazines!*

Freya Stark

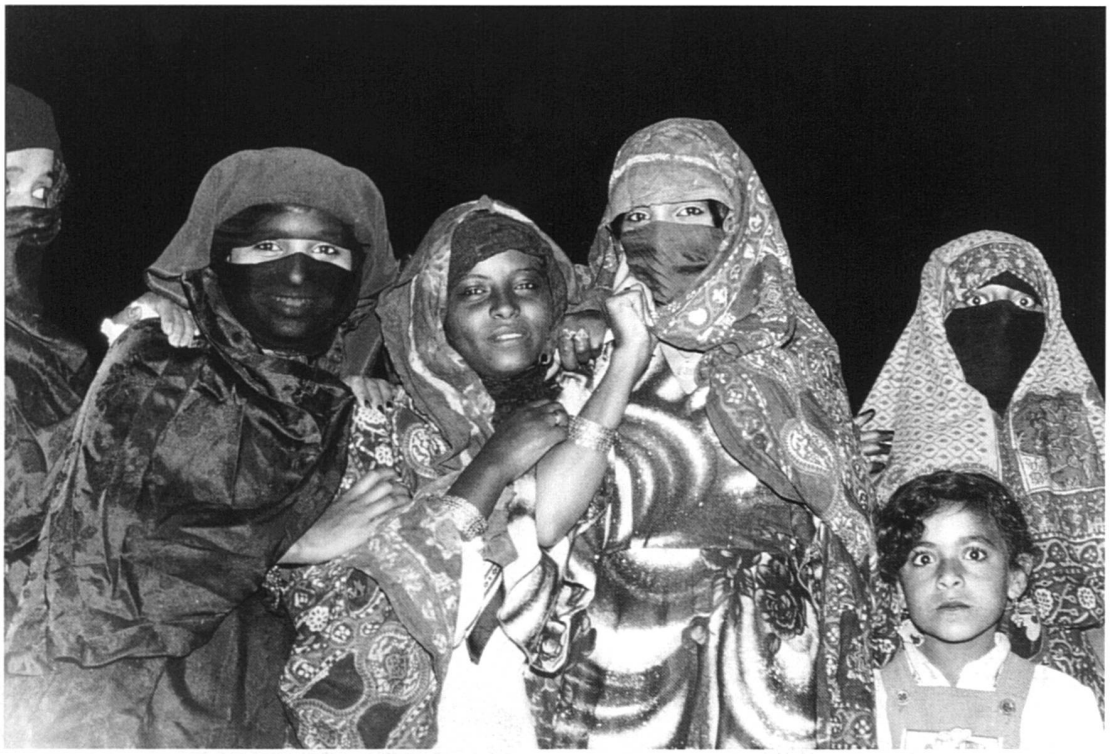
Mais revenons à Freya Stark. Freya qui n'oublie jamais qu'elle est femme – encore un bon point pour elle. Une femme voyageant dans un monde d'hommes régi par l'Uniforme et le Règlement: *Je ne suis pas une «féministe» car j'ai toujours pensé que ce mot bizarre sous-tendait l'idée que l'on veuille faire ressembler les femmes aux hommes... Les femmes qui, même en temps de paix, ne cessent d'être reliées à l'essence même de la vie et de la mort, qui regardent l'éternité en face à la naissance de chacun de leurs enfants – et le temps passer avec leur jeunesse qui s'éteint. Leurs racines plongent à une profondeur qu'aucun homme ne peut imaginer, sauf peut-être s'il traverse un moment de crise ou fait fonctionner son imagination – deux éventualités qu'il essaie d'éviter à tout prix en les remplaçant par le Règlement: depuis des millénaires, les femmes regardent l'homme mettre la pagaille en s'appuyant sur des règlements et ce spectacle ne me donne pas grande envie de lui ressembler.*

Soyons clairs. Tant Titaÿna que Freya reflétaient toutes deux des mondes dépassés; le prisme du colonisateur, français pour l'une, anglais pour l'autre, embuaient souvent leurs lunettes. Comment le leur reprocher? Comment pourrait-il en être autre-

ment? Mais quel courage! Et quel talent! Eh oui, le talent. Tant il est vrai qu'il ne suffit pas, comme beaucoup ont trop tendance à le croire, d'oser, encore faut-il savoir raconter! J'ajouterai que le charme de ces reportages «à l'ancienne», c'est aussi leur poésie, une poésie qui manque diablement à la plupart des reportages en cette fin de vingtième siècle. Il faut dire qu'aujourd'hui, la poésie, les hommes font tout pour la détruire... Et pour détruire notre mémoire...

A propos de mémoire, affolant de penser à quel rythme mes photos deviennent pièces de musée... Tenez, un crime parmi d'autres, mais celui-là, je l'ai vu de mes yeux vu, perpétré en Mésopotamie, à l'endroit même que l'on tient pour le berceau du monde.

Résumons. En 1940, Freya Stark découvrait, émerveillée, dans le delta du Tigre et de l'Euphrate, les «bédouins des marécages», un monde d'eau, d'îlots et de maisons fabuleuses tissées de roseaux. En 1973 encore, je les photographiais à mon tour, inchangés. En 1980, la guerre Iran-Irak ravageait en quelques jours, et pour toujours, ce paradis six fois millénaire.



Sanaa. Les «you-youteuses», un soir de mariage.
Photo: Laurence Deonna

Huguette Debaisieux

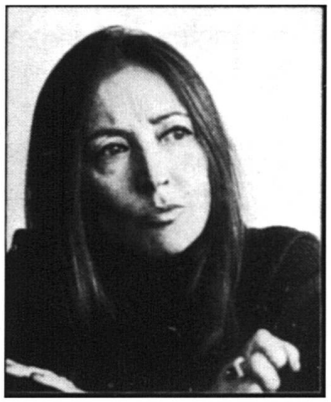
1998 : quel bilan?

Est-il plus facile d'être grande reportère aujourd'hui, en 1998, qu'hier? Certainement. L'idée de la féminisation du métier est entrée dans les mœurs, ce qui était loin d'être le cas à mes débuts, il y a une trentaine d'années encore; de nos jours, les envoyées spéciales courent le monde, qu'elles soient de la presse, de la radio ou de la télévision. N'empêche que leur vie reste dure, mais différemment. Dans le monde colonisé de Titaÿna et de Freya, boys et porteurs étaient au moins la plupart du temps à portée de main. Rentrées chez elles, les deux baroudeuses retrouvaient une intendance bon marché qui leur simplifiait la vie. Aujourd'hui tout a changé. A nous de coltiner seules nos sacs... et tout le reste!

Huguette Debaisieux, qui fut l'envoyée spéciale du «Figaro», en sait quelque chose, elle qui, pendant des années, jongla entre deux rôles: d'une part, Huguette mère divorcée, élevant seule ses enfants à Paris; de l'autre, Huguette reportère au long cours couvrant le Biafra, l'Irlande, le Moyen-Orient, le Bangladesh et j'en passe.

Publié il y a vingt ans, en 1977, son livre «Désolée Ulysse, c'est Pénélope qui part» n'a pas pris une ride, hélas: *Difficile de tout larguer quand on n'est pas un homme. Chaque fois que je dois partir, je lutte contre une sorte de paralysie qui me fait apparaître, avec la pire des acuités, tout ce qui me lie à Paris, à ma vie personnelle, à mes enfants, les factures impayées, la famille qui s'inquiète. Lorène, ma fille, a été opérée de l'appendicite il y a huit jours... Mon ex-mari ne perd pas une occasion de me signaler que quand je suis en reportage les deux gosses sont livrés à eux-mêmes: «C'est toi qui en a la charge, oui on non?».*

Et quelques pages plus loin, cette réflexion: *Heureux qui comme Ulysse... Le Grec astucieux avait compris la manœuvre pour fuir les ennuis de la vie quotidienne. Il a été suivi. Quel défilé ininterrompu au cours des siècles: les Croisés, les soldats, les mercenaires et combien de marins et combien de capitaines, et les compagnons maçons et les commis du football et les suiveurs du Tour de France... On part, un peu triste, la larme à l'œil, mais dès que le coin de la rue est tourné, ohé les gars!... Et pendant ce temps toutes les Pénélopes de la terre tournent en rond, se dessèchent ou se liquéfient, suivant les tempéraments.*


Orianna Fallaci

Incurable connerie

Et quand c'est Pénélope qui, enfin, part... Puis revient... Qu'en est-il de son retour à elle? La solitude, bien souvent, alors que ses chers collègues, de leur côté, retrouvent généralement foyer, tendre épouse et têtes blondes, repas pieds-sous-la-table, linge propre et réconfort. Pressentant qu'elles n'arriveront jamais à assumer le rôle épuisant de femme-orchestre qui sera leur lot, certaines ont d'ailleurs fait leur choix: pas d'enfant. Lire à ce sujet le bouleversant «Lettre à un enfant jamais né» d'Oriana Fallaci (Flammarion, Paris, 1976).

Avec un culot dingue et une plume superbe, la grande reportère italienne couvrait, il y a quelques années encore, la plupart des points du globe où l'on s'entre-tue: *Tous les drapeaux,* écrit celle qui en a tant vu, dans son livre «Un homme» (Grasset, Paris, 1981), *tous les drapeaux, même les plus nobles, les plus purs, sont souillés de sang et de merde ( ), mais calculer la quantité de sang et la quantité de merde est impossible, vu qu'avec le temps le sang et la merde se confondent en une identique couleur.*

Nous y voilà. Les reportères sont-elles différentes? Moins résignées que les hommes face à la guerre, à la souffrance, à tant d'incurable connerie? J'ai tenté, je dis bien tenté, tant le sujet est ambigu, d'aborder la question dans «Mon enfant vaut plus que leur pétrole» (Labor et Fides, Genève, 1992). J'y rappelle, entre autres, la rencontre internationale de femmes journalistes lancée quelques semaines après la guerre du Golfe, en mai 1991, en Sicile, par le mensuel féministe romain «Noi Donne». Son thème, *La guerre à travers les articles de femmes*, n'était-il pas déjà la preuve en soi que oui, malaise il y a bel et bien?

Amiche! nous avait lancé en guise d'ouverture Nella Condorelli, l'une des organisatrices de la rencontre: *Amiche! La guerre est la plus sinistre des mascarades que nous jouent, et se jouent à eux-mêmes, les hommes. Prenons le temps d'une réflexion. Pouvons-nous continuer ainsi, sans broncher, nous contentant de courir après le succès en cherchant notre signature au générique ou au bas de la page?* A méditer.

Laurence Deonna

1) Titre emprunté au livre d'Huguette Debaisieux: «Désolée Ulysse,c'est Pénélope qui part», Jean-Claude Lattès, Paris, 1977.
2) Les extraits de l'œuvre de Titaÿna sont tirés de «Bonjour la Terre, Louis Quérelle», Paris, 1929.
3) Les extraits de l'œuvre de Freya Stark sont tirés de «East is West», John Murray, Londres, 1945, traduits en français par Laurence Deonna.
Une version allemande d'«East is West» existe: eFeF Verlag, Zurich-Dortmund, 1992.

Iran 1985: masculin et féminin, l'uniforme islamique révolutionnaire. Photo: Laurence Deonna

A lire

Les titres proposés par Laurence Deonna:

Titaÿna
«Mon tour du monde» Louis Quérelle, Paris, 1928
«Loin» Flammarion, Paris, 1929

Freya Stark
«La vallée des assassins», Payot, 1995
«The Southern Gate of Arabia»
«Baghdad Sketches»
«Seen in the Hadhramaut»
«A Winter in Arabia»
«Letters from Syria»

Brigitte Friang
«Regarde-toi qui meurs», réédité par éd. du Félin, 1997

Les conseils d'Anne-Christine Kasser-Sauvin de la libraire l'Inédite à Carouge-Genève

Laurence Deonna
«La Guerre à deux voix»
Editions Labor et Fides-Le Centurion, 1986

Orianna Fallaci
«Inchallah» Gallimard, 1992

Maria Antonietta Macciocchi:
«De la Chine» Seuil, 1971
«La femme à la valise» Grasset, 1988
«Voyage intellectuel d'une femme en Europe» Grasset, 1988

Michèle Manceaux
«Grand reportage» Seuil, 1980
«La zone des tempêtes. Retour du Salvador», Autrement, 1986

Liliane Perrin **«Micro en main: Vingt ans de Radio romande dans les couloirs et sur les ondes»**
Editions 24 Heures,1989
«Un marié sans importance»
Editions Metropolis,1993